

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/2 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.2.51681

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

son habilitation sur Augustin von Alvelde et Jérôme Emser (1984), Smolinsky a montré avec bonheur que les théologiens de la foi traditionnelle n'étaient pas les ignares ou les sophistes brocardés par Érasme ou Rabelais, mais, bien souvent, des gens instruits et épris de réforme *au sein* de l'Église.

Les études réunies par K.-H. Braun, B. Henze et B. Schneider sont agencées en quatre sections: »I. Humanismus und Bildungsgeschichte« (4 articles); »II. Reformationsgeschichte und Kirchenreform« (8 articles); »III. Reformation am Oberrhein« (5 articles); »IV. Theologie- und Wissenschaftsgeschichte« (5 articles). Cette répartition a, nécessairement, un caractère un peu artificiel, car maintes études ressortissent à plusieurs rubriques; c'est ainsi, par exemple, que l'article de la section I sur Josse Clichtove aurait aussi trouvé sa place dans la section II, où Smolinsky traite d'autres théologiens de la foi traditionnelle, comme Julius Pflug, Georg Witzel, Friedrich Nausea ou encore Johannes Eck. Par ailleurs, on peut regretter que les études rassemblées, dont les références sont données en fin de volume (p. 441–442), ne comportent pas, en plus de leur pagination en continu dans ce volume, d'indication de la pagination d'origine, comme cela se fait régulièrement dans ce type de recueils.

Mais ces remarques n'enlèvent rien à l'intérêt de cet ensemble très solide, toujours érudit mais de lecture agréable. Nous avons apprécié tout particulièrement les études relatives à l'éducation: »Docendus est populus«. Der Zusammenhang zwischen Bildung und Kirchenreform in Reformordnungen des 16. Jahrhunderts« (p. 25–43) et »Kirchenreform im Spätmittelalter und in der frühen Neuzeit« (p. 44–61). Ces articles établissent de manière convaincante que les réformes du XVI^e siècle ne se comprennent pas seulement comme rupture (*Umbruch*) mais aussi comme continuité avec le Moyen Âge finissant (*Spätmittelalter*). Deux autres articles importants ont retenu notre attention; ils sont consacrés à la situation des juifs au XVI^e siècle et aux enjeux (désormais confessionnels) de leur conversions: »Konversion zur Konfession. Jüdische Konvertiten im 16. Jahrhundert« (p. 204–222); »Dialog und kontroverstheologische Flugschriften in der Reformationszeit« (p. 223–237).

Un index des personnes et des lieux (p. 455–469) contribue à la cohérence de ce volume, et une impressionnante bibliographie (p. 443–453) atteste l'ampleur des recherches menées par H. Smolinsky (7 monographies, une dizaine de directions d'ouvrages et plus d'une centaine d'articles). On se réjouira de ce que cette œuvre soit loin d'être achevée: désormais professeur émérite, Smolinsky ne manquera pas d'ajouter d'importantes lignes à cette longue liste de publications.

Matthieu ARNOLD, Strasbourg

Susanne RAU, Geschichte und Konfession. Städtische Geschichtsschreibung und Erinnerungskultur im Zeitalter von Reformation und Konfessionalisierung in Bremen, Breslau, Hamburg und Köln, Hambourg (Dölling und Galitz) 2002, 674 p. (Hamburger Veröffentlichungen zur Geschichte Mittel- und Osteuropas, 9), ISBN 3-935549-11-3, EUR 29,80.

Alors qu'elles sont contemporaines des transformations fondamentales que constituèrent les Réformes, les histoires urbaines des débuts de l'époque moderne ont pendant trop longtemps été négligées, considérées comme avatars dégénérés des chroniques médiévales, n'ayant guère apporté au progrès de l'écriture de l'histoire. Dans cette thèse élaborée à l'université de Hambourg, Susanne Rau démontre au contraire leur intérêt pour l'étude de la culture de la mémoire (*Erinnerungskultur*) et de la constitution d'une identité à l'époque de la confessionnalisation. Comment l'écriture de l'histoire et la mémoire collective ont assimilé, pour ne pas dire digéré, les conflits confessionnels pour en faire l'aliment d'une nouvelle identité? Quelle fut, pour ces chroniqueurs, la perception des événements de la Réforme et de leurs suites? Quel contenu ont-ils privilégié? Quels procédés rhétoriques, narratifs ou imagés ont-ils utilisé pour en rendre compte? À travers ces questions, il s'agit de s'interroger sur

le rôle de l'écriture de l'histoire et de la mémoire collective dans le processus de confessionnalisation. S. Rau part de l'hypothèse que la Réforme mais aussi la confessionnalisation ont été avant tout des événements urbains et que se sont développées dans ce cadre des cultures historiques différentes en fonction du contexte religieux. Pour l'étudier, elle a choisi quatre villes hanséatiques présentant chacune une situation confessionnelle particulière: Hambourg la luthérienne, Cologne la catholique, Brême d'abord luthérienne puis calviniste, Breslau qui après réforme puis recatholicisation connaît une situation confessionnelle mixte.

Une solide introduction théorique et méthodologique, parfois un peu pesante, met en place les concepts employés après les rappels historiographiques qui s'imposent. D'une part, elle utilise la notion de «mémoire collective» développée par Maurice Halbwachs, qui s'applique ici à l'espace relativement réduit de la ville, ce qui permet aux chroniqueurs de l'appréhender assez facilement. D'autre part elle s'appuie sur la théorie structuraliste littéraire de Hayden Whites de la narrativité du récit historique. Selon celle-ci, une analyse textuelle repérant les effets rhétoriques telles que figures de style, implications du lecteur, citation de sources et éléments affectifs (Pathos) permet de mettre en évidence les processus d'historicisation et de mise en scène de soi-même. Enfin le concept d'identité – ici confessionnelle – est également présenté en détail, notamment la façon dont le travail de construction d'identité se fait à l'occasion d'une crise maîtrisée. Cette première partie introductive se termine par une présentation des archives et bibliothèques des villes concernées, lieux de conservation et d'élaboration de cette mémoire, l'appellation de lieux de mémoire employée dans le sous-titre étant pour nous par trop extensive.

Après un rappel de l'héritage médiéval, une présentation du contexte de la Réforme et du cadre politique de chaque ville, le corps de l'ouvrage est essentiellement consacré aux analyses et aux comparaisons des chroniques urbaines, à la présentation des auteurs et des conditions d'élaboration de ces textes. Cette revue révèle la diversité de nature, de contenu et de conditions de fabrication que recouvre ce terme générique de chronique. Elle confirme l'hypothèse que l'affrontement confessionnel a été un stimulant pour le développement du genre et de la nécessité de développer tout un appareil d'authentification et une prétention à l'objectivité. Plusieurs auteurs contemporains, dont non des moindres (Melanchthon) plaignent pour un travail sérieux d'appropriation du passé qui dépasse la fonction jusque là assignée à l'histoire de réservoir d'exemples. Cette appropriation passe aussi par un travail de copie qui n'est pas que simple démultiplication. Les rédacteurs ne forment pas pour autant un type homogène: ils sont certes en général passés par l'Université et assez souvent ecclésiastiques ou administrateurs de la municipalité, mais pas toujours. On peut d'ailleurs interpréter l'existence de chroniqueurs éloignés des affaires de la ville comme une réaction à la monopolisation de la mémoire par l'autorité.

Bien que ces chroniques suivent le modèle médiéval des annales, elles forment cependant déjà un système construit qui cherche à donner une cohérence à un ensemble disparate d'événements, notamment par la forme du récit, et ce bien avant l'historiographie du XIX^e siècle. Les chroniqueurs protestants assignent ainsi à la Réforme la fonction d'un récit des origines, selon ce que S. Rau appelle le «modèle du point 0» (*Nullpunktmuster*), tandis que les catholiques parlent de leur lutte comme du rétablissement d'un ordre ancien oublié. Si l'histoire de la ville précédant ce conflit n'est jamais refoulée, les chroniques excluent de leur regard les autres communautés confessionnelles, même lorsqu'elles ont continué à jouer un rôle important dans la cité. Cette démarcation symbolique contribue à la construction identitaire.

Le problème de la réception de ces travaux ne peut être qu'esquissé, faute de sources adéquates. Quelques traces d'utilisation de ces chroniques, leur démultiplication et leurs lieux de conservation, leur utilisation dans l'enseignement (les bases sont ici très ténues) poussent l'auteur à penser que la réception de ces chroniques a dépassé le cercle étroit des familiers du conseil municipal. Les fêtes ou júbilé de la Réforme semblent avoir été un moment de plus large réception de l'histoire mais ne s'agissait-il pas alors de commémorer non pas l'identité

urbaine mais l'histoire nationale sinon celle du christianisme restitué? Enfin S. Rau indique des utilisations moins identitaires de la mémoire, par exemple la citation de chroniques à l'appui de conflits sur les biens ecclésiastiques devant les tribunaux. Elle conclut aussi par l'analyse d'un exemple (la chronique de Tratziger sur Hambourg) tendant à démontrer que se met déjà en place de façon sous-jacente dans le dispositif narratif une méthodologie de l'histoire qui prépare sa modernisation.

L'ouvrage se distingue par l'abondance de sa documentation qui transparaît à travers les notes, les citations, la liste des sources, la bibliographie et les index. On peut parfois être un peu dubitatif devant l'écart existant entre la haute ambition théorique, le déploiement de matériaux et la difficulté de la démonstration pratique. Ce livre montre en tout cas s'il en était besoin l'importance de ce thème de la mémoire historique pour l'étude de l'identité confessionnelle et du fonctionnement des sociétés urbaines et constitue par là même une invitation à poursuivre les recherches sur d'autres villes.

Jean-Luc LE CAM, Quimper

Annette HELMCHEN, *Die Entstehung der Nationen im Europa der Frühen Neuzeit*. Ein integraler Ansatz aus humanistischer Sicht, Berne, Berlin, Bruxelles et al. (Peter Lang) 2005, 430 p. (Freiburger Studien zur Frühen Neuzeit, 10), ISBN 3-03910-828-X, EUR 66,40.

Constate-t-on l'expression de sentiments nationaux en Europe occidentale de manière précoce, dès la Renaissance? La question, on le sait, fait l'objet de débats parmi les historiens, nombreux étant ceux qui ne voient l'émergence du fait national qu'à partir de la période de la Révolution française. Annette Helmchen se rallie à la thèse opposée et pose que l'évolution des siècles ultérieurs n'est compréhensible que si l'on tient compte du phénomène de constitution nationale au XV^e siècle. C'est ce phénomène qu'elle entreprend d'étudier dans trois pays, l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne. La France et l'Angleterre ne sont considérées que très brièvement.

Pour l'auteur, l'un des ressorts essentiels du sentiment national est la xénophobie, l'opposition à d'autres communautés de même nature, la volonté de se distinguer et, pour employer un terme de notre temps, d'«exclure». Le phénomène est résumé dans une formule: »Eingrenzung durch Abgrenzung« (p. 99). En adoptant ce point de vue, l'auteur propose une approche qui insiste sur le patriotisme des humanistes et fait passer au deuxième plan ce qui est fréquemment considéré comme l'un des traits caractéristiques du mouvement: la solidarité entre ces »savants lettrés«, unis au sein de la *Respublica litteraria*, solidarité fondée sur »l'appartenance à ce même monde des découvreurs [...] qui font avancer ensemble cette science multiforme« (R. Mandrou).

La naissance de sentiments d'appartenance nationale furent, selon A. Helmchen, favorisés par des phénomènes politiques et sociaux qui apparurent dès le début de la Renaissance: la création d'États modernes et les conflits de ces États entre eux ou avec l'Église, la mobilité géographique (multiplication des voyages pour études, pèlerinages, ou pour raisons professionnelles), l'invention de l'imprimerie et l'importance croissante prise par les langues vernaculaires au détriment du latin. De ce fait, certains groupes commencèrent à prendre conscience de leur singularité et de ce qui les opposait à d'autres groupes, volontiers ressentis comme menaçants ou concurrents.

La concurrence concernait un point central dans les protonationalismes de la Renaissance: le prestige des peuples apparaissait lié à l'antiquité dont ils pouvaient se prévaloir, d'où, dans toute l'Europe, une »recherche des origines, liée à un désir d'anoblissement par ancienneté« (Claude-Gilbert Dubois). C'est ainsi que s'explique la remarquable fortune que connut, notamment en Italie et en France, la légende des origines troyennes, rapportée aux Romains ou aux Francs.